



Petit Courrier des Dames.

Rue Meslée, N^o 25.

Robe en mousseline écossaise garnie d'un bouillon dentellé. Chapeau à tuyaux en gaze tisse brodée en soie.

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois: dont une d'homme. Prix de l'abonnement, 9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 25; chez COLLIN DE PLANCY, libraire, boulevard Montmartre, n^o. 25; PAINPARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, MARTINET, rue du Coq S.-Honoré, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

MODES.

LES Écossais, que l'on nous dit si fiers, auraient bien droit d'être plus orgueilleux encore s'ils voyaient avec quelle fidélité les élégantes Françaises se parent, depuis plusieurs années, d'une étoffe dont les dessins et souvent même les couleurs sont imités de cette espèce de manteaux, connus sous la dénomination de *Plaid*. Les robes écossaises n'ont été soumises à l'inconstance de nos goûts en modes, que pour la dimension des carreaux que l'on a portés plus ou moins grands; mais le genre des dessins et jusqu'au nom de l'étoffe repa- raissent chaque année: presque toutes les femmes ont porté et portent encore des robes écossaises. Je me trou- vai hier avec une jeune dame dont la toilette était composée d'un



léger tissu de ce genre d'étoffe. Vous ne pouvez vous figurer, *me dit-elle, combien le costume que je porte aujourd'hui influe sur mon imagination; je ne rêve et ne vois que bardes et héros. Je me transporte avec Ossian sur les rochers sauvages; je crois entendre résonner les accords de sa lyre mélodieuse, l'écho me semble répéter encore le doux nom de Malvina....* Bientôt une mélancolie pleine de charmes s'empare de tout mon être.... Je ne sais *combien pourraient durer ces illusions enchanteresses, si le hasard ne conduisait souvent près de moi, au moment même où je m'égare dans le vague de mes rêveries, quelques-uns de nos aimables héros de bouddoir....* Un coup d'œil, jeté sur leurs figures efféminées, me ramène bientôt terre à terre. Adieu mes romantiques pensées! Adieu Fingal et ses chants de guerre et d'amour. Bardes et héros s'éloignent par degrés de mon souvenir. Il ne me reste plus de tant d'enthousiasme que ma jolie robe écossaise, dont je finis par admirer la coupe et les ornemens gracieux, et je redeviens bientôt une légère Parisienne dans toute la force de l'expression..... Pour moi, qui n'ai jamais eu de plus hautes prétentions, pendant ce beau moment d'exaltation poétique, je me plaisais à détailler la garniture de cette robe magique, qui produisait un si singulier effet sur l'imagination de ma jeune amie. Le bas du jupon était entouré d'un gros bouillon formé d'une large bande d'étoffe prise en biais; ce bouillon, traversé dans le milieu par une torsade, laissait échapper de petites pointes qui figuraient deux volans de chaque côté du bouillon.

Les blouses, en zéphyrine et en perkaline unie, sont devenues une mode générale; la modicité du prix de ces étoffes d'été a permis à chaque dame de se faire pour le matin des négligés de toutes les couleurs : le soir on retrouve encore ces mêmes étoffes servant de parure à la jeune fille qui n'a besoin pour toilette que d'une jolie simplicité.

On voit quelques robes en mousseline unie de couleurs. Nous en avons remarqué une en lilas, dont les crevés et les entre-deux étaient marqués en soie ou en laine verte.

On voit dans les calèches, des dames portant des chapeaux en paille d'Italie, dont les passes sont toutes rondes; c'est-à-dire, telles qu'elles sortent des fabriques; à l'exception d'une légère échancrure que l'on a faite par derrière : les cha-

peaux ne sont ornés que d'un simple ruban blanc qui ceint le tour de la tête, et vient former un gros nœud sur le devant. Les brides sont attachées sous la passe.

DES MARIONNETTES.

QUI n'a pas goûté, au tems heureux de son jeune âge, un extrême plaisir aux Marionnettes? qui de nous encore, entraîné par un aimable souvenir, ne s'arrête pas devant les tréteaux de polichinelle, et, malgré lui, ne sourit pas à ses plaisanteries populaires et à l'originalité de ses préceptes? A ce spectacle, le sage est presque autant amusé que l'enfant au bras de sa mère. La morale en action de polichinelle, a plus souvent contribué à corriger les mœurs du peuple, que les maximes intolérantes de certains orateurs.

Le monde est un vaste théâtre où figurent et se succèdent tour à tour mille grotesques *marionnettes*.

Cet *inévitabile* poète de circonstance, qui naguère encensait un illustre pouvoir, et que vous voyez se traîner aujourd'hui dans les anti-chambres du nouveau ministère, c'est une *Marionnette*.

Cet orgueilleux inutile, étalant son faste et son insuffisance, et faisant résonner aux oreilles des sots la particule usurpée qui précède son nom, c'est encore une *Marionnette*.

Cette femme, dont la fortune est l'ouvrage d'une jolie figure, qui, à l'aide d'un ami complaisant et discret, a lancé un *Roman de mœurs*, et s'écrie de bonne foi, en parlant de *Mesdames D***. de S**., de G**., etc.* : *Nous autres femmes de lettres* : MARIONNETTE.

Ce jeune évaporé, amoureux du *fini* de son visage, dont la noblesse est dans la coupe ridicule de son habit, l'esprit dans les nœuds de sa cravate, et qui s'imagine séduire toutes les femmes avec les madrigaux qu'il affadit en les rajeunissant, *Marionnette*.

Ce gros journaliste, insolent lorsqu'il n'a rien à redouter; ce bon homme, peintre de mœurs bourgeoises, qui s'égaie, dans mainte comédie, aux dépens des maris, et ne voit pas la poutre qui l'aveugle; cet homme public, d'une opinion

mitoyenne, incertain entre l'honneur et la table d'une Excellence : *Marionnettes, Marionnettes, Marionnettes.*

Au surplus, nous renvoyons aux Biographies contemporaines impartiales, s'il s'en trouve ; et laissons à de plus graves raisonneurs la tâche difficile de signaler toutes nos *Marionnettes pensantes*. Il est tems de revenir aux *Marionnettes en bois*, auxquelles cet article est uniquement consacré.

L'invention des Marionnettes est fort ancienne ; le nom de leur auteur n'est pas parvenu jusqu'à nous. Hérodote les connaissait déjà. Dans les banquets de Xénophon, Socrate demande à un charlatan comment il pouvait être si gai dans une profession si triste ? « Moi, répondit celui-ci, je vis agréablement de la folie des hommes, dont je tire bien de l'argent avec quelques morceaux de bois que je fais remuer. »

On trouve dans Platon un beau passage au sujet de ces figures humaines, tendues avec des fils : c'est un Athénien qui dit que les passions produisent dans nos corps ; ce que les petites cordes exécutent sur les figures de bois ; elles remuent tous nos membres, continue-t-il, et les jettent dans des mouvemens contraires, selon qu'elles sont opposées entre elles.

L'usage de ces figures à ressort passa avec le luxe de l'Asie et la corruption de la Grèce, chez les Romains, vainqueurs de ces peuples ingénieux. Horace, parlant d'un grand qui se laisse conduire au caprice d'un favori, le compare à ces jouets, dont les ressorts vont au gré de la main qui tient le fil.

Au milieu du XVII^e. siècle, un arracheur de dents, nommé *Jean Brioché*, introduisit en France les Marionnettes. Ce spectacle obtint un succès prodigieux. Tout Paris voulut voir ces ingénieuses machines, qui jouaient des petites comédies et exécutaient des ballets à l'instar du grand Opéra. Boileau n'a pas dédaigné d'en parler : un mot du législateur de notre Parnasse a immortalisé le fils de Brioché, qui se rendit plus célèbre encore que son père dans ce noble métier.

Dans nos jours, les joueurs de Marionnettes sont presque tous misérables. L'inconstante Déesse, dont nous desservons les autels, ne les protège plus. Leur spectacle n'est guère fréquenté que par les enfans, les domestiques et le pauvre peuple.

Cependant, à l'une des dernières grandes fêtes de Tivoli,

nous avons vu la belle société se presser devant un petit théâtre de Marionnettes, qui excitèrent pendant une demi-heure ce rire franc et contagieux que beaucoup d'acteurs de nos grandes scènes ont rarement le talent de provoquer. Cette remarque nous a amenées tout naturellement à penser que ce genre d'amusement pourrait reconquérir la faveur de la bonne compagnie, si quelqu'ingénieux mécanicien essayait, par de nouvelles inventions, de lui rendre son premier éclat. M. M..., dont les premiers essais littéraires ont été des dialogues poissards pour les ombres chinoises de Séraphin, deviendrait certainement le *Quinault*, le *Molière* et le *Dauberval* du nouveau théâtre.

Nous terminerons cet article par une anecdote récente.

Un de nos plus savans médecins, le vieux docteur C**. suivait, tout préoccupé, le boulevard du Temple, lorsqu'il est tiré de sa rêverie par les éclats de rire d'un groupe, arrêté devant les tréteaux d'un théâtre de Marionnettes. Il interrompt sa marche, écoute, rit à son tour, et, par un bizarre caprice, entre avec la foule dans l'enceinte du petit temple de Momus. Il se croyait parfaitement ignoré au milieu d'une pareille assemblée. Mais le hasard avait conduit sur le même boulevard les jeunes docteurs R*. et M***.; ils avaient aperçu leur ancien professeur, et il leur vint à l'idée de lui jouer un tour qui fut à l'instant exécuté. Moyennant une légère gratification, ils obtinrent du propriétaire du spectacle de faire agir et parler les acteurs. Voilà donc les deux praticiens, déposant pour un quart-d'heure la gravité doctorale, transformés en charlatans, métier nouveau pour eux, assurément; mais dont plusieurs de ceux qui se disent leurs confrères ont depuis long-tems fait l'apprentissage. Ces messieurs prient pour sujet de comédie une consultation, où ils avaient été appelés la veille, ainsi que le docteur C**. et d'autres médecins, et dans laquelle celui-ci avait émis une opinion opposée à celle de ses confrères. Ainsi, dans les scènes improvisées avec esprit et gaité, les nouveaux joueurs de Marionnettes, mêlèrent ingénieusement aux saillies équivoques et aux calembourgs obligés, de savantes discussions de physiologie. Le vieux disciple d'Hippocrate ne pouvait revenir de sa surprise en reconnaissant les propres argumens et jusqu'à certaines locutions à lui particulières. En vain il cherchait à

s'expliquer une énigme aussi singulière; il se perdait en conjectures; mais il admirait surtout le talent et les connaissances de celui qui faisait mouvoir ces savans acteurs de bois. Il sortit de la salle aussi étonné, qu'intrigué et amusé de tout ce qu'il avait entendu.

Le lendemain il raconta l'aventure à la faculté, comme étant arrivée à un confrère. Mais les deux malicieux docteurs l'avaient prévenu. Il ne put nier qu'il était entré aux *Marionnettes*, et, en homme d'esprit, il trouva la plaisanterie de MM. R*. et M***. d'un fort bon goût, et il avoua qu'elle l'avait infiniment diverti. Plus d'un auditeur fit son profit de l'anecdote, et se promit intérieurement, si la fantaisie lui prenait d'aller aux Marionnettes, de bien regarder autour de lui, dans la crainte qu'une rencontre fortuite d'indiscrets amis, ne mît au jour certaines erreurs du métier que la terre doit ignorer éternellement.

BABIOLA.

VARIÉTÉS.

DU CHARLATANISME.

ÉCRIRE l'histoire du charlatanisme, ce serait écrire l'histoire de tous les siècles et de toutes les classes de la société. Que de charlatans depuis les premiers fourbes égyptiens jusqu'à nos jours, depuis la pourpre impériale jusqu'à la bure villageoise.

Politique, morale, philosophie, littérature, tout est du domaine des charlatans. Le peuple ne donne communément ce nom qu'aux hommes habillés de rouge qui parcourent nos places publiques et nos quais; mais, comme on sait, l'habit ne fait pas le charlatan, et je connais tel personnage vêtu de noir ou chamarré d'or qui est aussi vendeur d'orviétan qu'homme du monde. Ne me pressez pas, car je vous en nommerais tout de suite une foule, et cela pourrait m'attirer de méchantes affaires sur les bras.

A ne parler que de la littérature, y voyons-nous autre chose que des charlatans. Que de titres pompeux, que de brillantes épigraphes pour cacher un livre détestable! quel luxe de typographie pour des riens! que de sottises impri-

mées sur vélin! que de vieilles idées en caractères neufs! On lit sur le frontispice de tel ouvrage qu'il est à sa troisième édition, et l'auteur seul a fait ce prodigieux débit. Il a suivi le conseil de cette dame, qui, apprenant qu'on n'allait jamais au premier bal du Renelagh, engageait le directeur à commencer par le second.

J'aime à lire des romans, mais je ne sais comment m'y prendre pour en trouver de bons. M'arrêterai-je aux gravures qui se trouvent en tête de chaque volume? Mais il n'y a pas de grimaud qui n'ait aussi son graveur. Me fierai-je à la réputation de l'auteur, mais tels de nos hommes de lettres ont la faiblesse de mettre leur nom à des productions qu'ils n'ont pas même lues. Ajouterai-je foi aux articles de journaux: mais l'amitié, l'esprit de parti, l'indulgence de coterie les entraînent souvent. Il n'y a plus d'impartialité dans les jugemens que l'on porte sur la littérature.

J'ai pourtant trouvé un moyen; je saisis chez un libraire une traduction d'un roman d'Auguste Lafontaine: j'ai lu de lui quelques livres intéressans; je l'achète. J'arrive chez moi, enchantée de mon acquisition; mais je n'ai pas plutôt tourné deux feuillets que je m'aperçois d'un nouveau piège. La traduction d'Auguste Lafontaine est tout simplement l'ouvrage d'un cuistre, logé au cinquième étage sur le quai des Morfondus, et qui vous fait du Lafontaine à trente sols la feuille; il pourrait au besoin vous donner du Walter-Scott au même prix. Mon livre ne vient pas plus de l'Allemagne que les cachemires de Duvigneul ne viennent des Indes. En vérité, en vérité, je vous le dis, charlatanisme des charlatanismes, et tout n'est que charlatanisme.

Il existe une petite brochure d'assez mauvais goût, mais qui est l'image exacte de la plupart de nos livres. Le titre annonce beaucoup: *Les Gendarmes, poème en deux chants, par M. Odry, avec des remarques et des commentaires par M. Léonard Tausez*. Les gendarmes! cela doit être un ouvrage politique, il y aura des vers pleins de fiel, on y attaque sûrement la police et ses agens. C'est l'ouvrage d'un acteur et nous aimons tout ce qui vient d'eux. Vite, achetons: on ouvre le poème et l'on y trouve douze vers en style grivois, qui forment les deux chants et où l'on raconte la piteuse aventure de cinq ou six bons gendarmes, à qui

un épicier a vendu des morceaux de bois en guise de jus de réglisse. Je ne sais pas si les auteurs y ont pensé, mais un pareil trait est la critique la plus amère que l'on puisse faire de la charlatanerie actuelle. J'ai ouvert hier un catalogue de livres, et j'y ai trouvé deux cents ouvrages dont le titre était aussi menteur. Je ne vois guère que le *Cuisinier bourgeois* et l'*Almanach royal* qui tiennent tout ce qu'ils promettent; c'est toujours cela.

ULRIC V.

— AUTREFOIS il y avait une dénomination particulière pour les modes et les coiffures; elle devait presque toujours son origine à quelque circonstance du tems dont elle faisait la critique ou l'éloge : par exemple on porta des chapeaux *sans fonds*, que l'on appelait chapeaux à la *caisse d'escompte*; quelques colliers à la *Jeannette*, s'appelaient des colliers à la *de grace*, parce qu'ils étaient *sans cœur*; de tout tems enfin le nom des modes a dérivé de quelque sujet remarquable.

Le Bernin, modelant un jour le portrait de Louis XIV, lui releva sur la tête deux boucles de cheveux, qui tombaient trop bas selon la mode d'alors, et dit à ce monarque : « Le » plus grand roi du monde ne doit pas craindre de montrer » son front à tout l'univers. » Cette pensée fut très-applaudie par tous les courtisans, qui s'empressèrent de faire arranger leurs cheveux de la sorte, et cette nouvelle mode fut appelée *coiffure à la Bernine*.

AVIS.

LES Abonnemens au *Petit Courrier des Dames* datent des 1^{er}. et 15 de chaque mois; les personnes dont l'Abonnement expire à ces époques, sont priées de le faire renouveler si elles ne veulent point éprouver de retard dans l'envoi de leur journal.

A ce numéro est jointe la planche 61.

Imprimerie de DODEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N^o. 46, au Marais.